

La Griesche d'hiver (Le guignon d'hiver)

La version présentée est traduite du vieux français.

Vers le temps que l'arbre s'effeuille
qu'il ne reste aux branches feuille
 qui ne tombe à terre,
terrassé par la pauvreté
qui de toutes parts m'assaille,
 en cet hiver,
qui a bouleversé le cours de ma vie,
je commence mon très triste dit
 par un pitoyable récit.
C'est un peu d'esprit et peu de mémoire
que m'a donnés Dieu, le roi de gloire,
 peu de bien aussi,
et froid au cul quand souffle la bise.
Le vent me vente au visage, le vent m'évente,
 et c'est trop souvent
que je sens les rafales du vent.
Le guignon m'avait bien promis
 tout ce qu'il me livre :
il me paie bien, il s'acquitte envers moi,
et pour un sou, il me rend une livre
 de misère.
Pauvreté s'est de nouveau abattue sur moi :
sa porte m'est toujours ouverte,
 je suis toujours chez elle
et jamais je n'ai pu lui échapper.
Être trempé par la pluie, brûlé par le soleil,
 tel est mon riche apanage !
Je ne dors que mon premier sommeil
je ne connais pas le montant de ma fortune
 pour la raison que je n'ai rien.
Dieu alterne si bien les saisons pour moi
qu'en été c'est la mouche noire qui me pique,
 en hiver la mouche blanche.

Je suis comme l'osier sauvage
ou comme l'oiseau sur la branche :

 en été, je chante,
en hiver je pleure et me lamente
et m'effeuille comme la branche
 au premier gel.

Il n'y a en moi ni venin ni fiel :
il ne me reste rien au monde :
 tout suit son cours

Les tours que je savais
m'ont dépouillé de tout mon bien
 et égaré

et détourné de mon chemin.

J'ai risqué des coups insensés
 je me le rappelle maintenant.

Je le vois bien, tout va, tout vient ;
il faut que tout vienne, que tout s'en aille
 sauf les bienfaits.

Les dés que les fabricants ont faits
m'ont dépouillé de mes vêtements ;
 les dés me tuent ;

les dés me guettent et m'épient ;
les dés m'assaillent et me défient,
 j'en suis accablé.

Je n'y peux rien si je m'inquiète :
je ne vois venir avril ni mai,
 voici la glace.

Je suis maintenant sur la mauvaise pente.
Les trompeurs, maudite engeance,
 m'ont pris mon vêtement.

Le monde est tellement perfide.

Dès qu'on a quelque chose, on parade ;
 mais que dois-je faire,
moi sur qui pèse le fardeau de la pauvreté ?

Le guignon me harcèle,
 il me plonge dans le désarroi
me livre constamment assauts et combats,
si bien que je ne guérirai jamais
 de mes maux.(.)

Anthologie de la poésie française, Larousse, 1988, p. 68-69

*** **